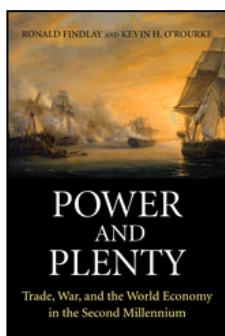


---

## COMPTES RENDUS

---



**Ronald Findlay et Kevin H. O'Rourke, *Power and Plenty, Trade, War, and the World Economy in the Second Millennium*, Princeton University Press, 2007, 624 p.**

“God made the land and the sea; the land he divided among men and the sea he gave them in common. It has never been heard that anyone should be forbidden to sail the sea. If you seek to do that you will take the bread from the mouths of the people<sup>1</sup>.”

Hugo Grotius<sup>2</sup>, *Mare liberum*, cité p. 200.

Ronald Findlay est un économiste britannique qui enseigne à Columbia University depuis 1969, spécialisé en économie internationale et du développement, auteur de nombreuses publications en la matière ; Kevin O'Rourke est un Américain qui enseigne à Trinity College à Dublin, spécialiste d'histoire économique et également auteur de publications considérables, notamment sur la mondialisation. Ce sont donc deux poids lourds de la science et de l'histoire économiques, représentatifs de l'entrecroisement atlantique du monde académique anglo-saxon, qui ont écrit ici, conjointement, une véritable somme sur le commerce international depuis un millénaire, un ouvrage d'histoire globale, sans guère d'équivalent<sup>3</sup>. Le thème dominant du livre – ainsi que son titre le rappelle, *la puissance et l'abondance* – est que l'échange n'est pas seulement un facteur d'enrichissement entre les peuples, comme les modèles d'économie internationale le décrivent en évacuant le politique, mais aussi un facteur de conflits et de guerres. Cependant, plus que du commerce international, il s'agit d'une histoire économique tout court. Les échanges étant intimement liés à tous les aspects de l'économie, les auteurs en viennent naturellement à traiter de l'évolution de l'économie mondiale sur le dernier millénaire. Et cette histoire économique est extrêmement nouvelle, originale, en

---

<sup>1</sup> « Dieu a fait la terre et la mer ; il a réparti la première entre les hommes, mais il a donné la seconde à tous. On n'a jamais entendu dire que quiconque pouvait être interdit d'y naviguer. Si vous cherchez à faire cela, vous ôterez le pain de la bouche des gens. »

<sup>2</sup> Hugo Grotius (1583-1645) est un juriste et humaniste hollandais, pionnier du droit international. *Mare Liberum* (De la liberté des mers), paru en 1609, défend l'idée que « la mer par nature appartient toute entière à tous ». C'est aussi un aventurier, pris dans un conflit interne en Hollande, il est condamné à la prison à vie mais s'évade en 1621 dans une caisse de livres et s'enfuit à Paris où il réside plus de vingt ans. Il fait naufrage lors d'un voyage en Suède mais parvient à regagner la côte, totalement épuisé. Il meurt des suites de cette dernière aventure, un clin d'œil de l'histoire, lorsqu'on sait son rôle dans le droit de la mer.

<sup>3</sup> On peut quand même citer l'ouvrage plus ancien de Peter Huggill (1993) et celui de William Bernstein, paru en 2008, un an après celui de Findlay et O'Rourke.

ce sens qu'elle ne se limite pas comme souvent au monde occidental, mais qu'elle accorde autant d'importance aux autres continents, notamment à l'Asie. On entre ainsi dans des sphères inconnues, comme par exemple les échanges entre le Siam, la Birmanie, la Chine et les îles indonésiennes, avant l'arrivée des Européens, dans une succession de royaumes, de sultanats et de principautés dont on n'a ici pas la moindre idée. La *World History* est à la mode, cet ouvrage en est un exemple étincelant. On est impressionné de voir ces économistes, rompus aux approches analytiques et mathématiques, se frotter avec tant de brio à un domaine qui relève des historiens littéraires.

Findlay et O'Rourke commencent pas citer un auteur français, Frédéric Mauro, grand historien de l'Amérique latine, mort en 2001, ce qui est trop rare dans les ouvrages anglo-saxons pour ne pas le signaler. Mauro avait écrit un article en 1961 proposant un découpage intercontinental pour rendre compte de l'évolution du commerce « international » à une époque où les nations d'aujourd'hui n'étaient pas formées. Les auteurs reprennent les travaux pionniers de l'historien et appliquent son idée dans leur analyse. Ils retiennent 7 grandes régions eurasiennes regroupant l'essentiel de la population mondiale vers l'an mille (88%) : l'Europe occidentale (25 M), l'Europe orientale (15 M), le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord (28 M), l'Asie centrale (9 M), l'Asie du Sud (79 M), l'Asie du Sud-Est (9 M), l'Extrême-Orient ou Asie du Nord-Est (67 M). Une division qui n'est pas seulement géographique, mais aussi culturelle et politique. Trois autres régions sont écartées, l'Afrique subsaharienne, qui avait des relations quelque peu distendues avec ces grands ensembles à l'époque, l'Amérique et l'Océanie, qui n'en avaient encore aucune. Le premier chapitre fait un panorama de ces grandes régions et rappelle leur histoire jusqu'à l'an mille. Les auteurs abordent dans le deuxième chapitre l'état du monde il y a un millénaire, vers cet an mille où débute leur étude. Ce qui frappe dans les échanges mondiaux à cette époque, c'est la centralité du monde musulman, qui est la seule grande région à échanger avec toutes les autres, et la marginalité de l'Europe, et de l'Afrique subsaharienne déjà : « Pour résumer, le monde islamique avait des contacts avec les sept autres régions, l'Asie du Sud avec cinq d'entre elles, l'Asie centrale et l'Asie de l'Est avec quatre, l'Asie du Sud et l'Europe de l'Est avec trois ; et l'Afrique noire et l'Europe occidentale avec seulement deux. » (p. 44).

Ainsi l'Europe de l'Ouest, une extrémité perdue du grand continent eurasiatique, est à cette époque une arrière-cour de l'économie mondiale. Le mystère de la domination européenne de cinq siècles, à venir, à partir de la Renaissance, apparaît d'autant plus frappant si on garde cette situation à l'esprit. L'âge d'or de l'Islam correspond à cette période où le monde musulman se trouve au centre des échanges mondiaux, bien avant que la découverte de l'Amérique ne déplace ce centre sur la façade atlantique de l'Europe. L'expansion de cette dernière jusqu'au XXe siècle sera bien sûr confortée par cette découverte et ce déplacement, mais ils n'en sont pas la cause, puisque les racines de la montée européenne sont à chercher avant, dans la période cruciale de la fin du Moyen Âge.

Les auteurs insistent sur l'apport de nouvelles plantes, venant d'Asie, bien avant la révolution alimentaire mondiale entraînée par l'entrée des plantes américaines dans la diète eurasiatique et africaine. Le riz, la canne à sucre et le

coton sont par exemple introduits dans le monde arabe depuis l'Inde. Bien que des villes arabes comme Mosul ou Fustat aient donné en Europe des noms communs désignant des cotonnades (mousseline, futaines), le coton, avant de provoquer la révolution industrielle en Grande-Bretagne, vient d'Asie. D'immenses plantations produisant la canne grâce à des esclaves d'Afrique orientale sont en activité entre Bagdad et Bassora. Une révolte, celle des Zanj, dure 14 années avant d'être réprimée en 883, évoquant le précédent romain de Spartacus, ou celles qui suivront en Amérique, comme Toussaint Louverture en 1793<sup>4</sup> à Saint Domingue (Haïti et République dominicaine actuels).

Les auteurs rendent hommage à la tolérance du monde islamique, en donnant comme exemple les esclaves africains qui ont laissé si peu de place dans la population arabe après des siècles de pratiques esclavagistes : « Il est intéressant de noter qu'en dépit d'un afflux continu d'esclaves africains au Moyen-Orient pendant plus d'un millénaire, il n'y a nulle part de traces de leurs descendants sous forme d'une communauté séparée ; cela est peut-être le signe de la tolérance sociale du monde islamique dans sa faculté à absorber "l'autre" » (p. 54). Curieuse explication. C'est au contraire la cruauté des pratiques de cette époque et de ces lieux, notamment la castration systématique des esclaves mâles, qui explique l'absence de présence noire importante dans le monde arabe aujourd'hui (voir à cet égard N'Diaye, 2008).

Les auteurs reviennent sur la thèse de Pirenne, selon laquelle l'avènement de l'Islam au VIII<sup>e</sup> siècle a coupé la Méditerranée en deux, alors qu'elle était unie jusque-là (*Mare Nostrum*) et mis fin aux échanges entre ses deux rives, rejetant l'Europe occidentale vers le nord et une plus grande autarcie : « Charlemagne sans Mahomet serait inconcevable. » Ils abordent les débats autour de cette thèse, exposant le point de vue opposé, selon lequel le commerce ne s'est jamais arrêté entre l'Islam et l'Occident, notamment par l'intermédiaire des Varangues, ces Vikings à l'origine de la Russie. Cependant leur position semble assez flottante sur la question. Semblant adopter le point de vue du grand historien belge page 73 : « une défense plausible de Pirenne est que l'état de guerre quasi perpétuel dans la Méditerranée après la conquête arabe a cassé et grandement réduit le commerce » (ce qui semble assez évident, la guerre et le commerce font mauvais ménage), ils reviennent page 88 sur cette conclusion : « La fameuse affirmation de Pirenne selon laquelle l'irruption arabe du VIII<sup>e</sup> siècle a fait de la mer un "lac musulman", mettant fin aux échanges entre l'Europe de l'Ouest et Byzance, n'est plus aujourd'hui retenue par les historiens. En fait, comme Maurice Lombard l'a soutenu, les siècles de grandeur de l'Islam ont stimulé les échanges avec l'Europe de l'Ouest en lui fournissant un partenaire de plus en plus prospère ». On ne sait plus très bien où on en est. Sauf peut-être que la thèse de Pirenne n'est toujours pas tranchée, qu'elle fait encore l'objet de débats.

Au Xe siècle, l'Islam est à son apogée, au cœur du monde, au carrefour des civilisations et des échanges, la monnaie arabe est utilisée partout, faisant

<sup>4</sup> « Frères et amis. Je suis Toussaint Louverture ; mon nom s'est peut-être fait connaître jusqu'à vous. J'ai entrepris la vengeance de ma race. Je veux que la liberté et l'égalité règnent à Saint-Domingue. Je travaille à les faire exister. Unissez-vous, frères, et combattez avec moi pour la même cause. Déracinez avec moi l'arbre de l'esclavage. »

suite au solidus romain et à la drachme grecque. Le calife omeyyade avait introduit en 690 une réforme monétaire de grande ampleur, qui assurera trois siècles de stabilité économique au monde musulman. C'est l'introduction du dirhem et du dinar, selon un double étalon or/argent, le dinar en or valant 20 dirhems d'argent. Les mines de Nubie et d'Afrique occidentale alimentent le monde arabe en or, les mines d'Iran et de Transoxiane en argent. Comme le disent Findlay et O'Rourke, l'Âge d'or de l'Islam est une expression à prendre au sens propre comme au sens figuré.

Le commerce avec l'Occident passe principalement par la filière viking, à travers ce qui n'est pas encore la Russie, grâce aux grands fleuves venant du nord, le Dniepr, le Don et la Volga. Le site de Birka, près de l'actuelle Stockholm, est extrêmement riche en objets du monde musulman, on y a trouvé en particulier des pièces d'or et d'argent, dirhems et dinars. L'île de Gotland également, le site danois de Hedeby aussi. Plus de 200000 pièces islamiques ont été trouvées dans l'Europe du Nord et de l'Est, dont 60000 pour la seule Gotland, 45000 dans le reste de la Scandinavie, et 20000 sur la côte poméranienne de la Baltique, actuellement en Pologne, le reste pour l'essentiel en Russie.

Un cas fascinant est celui des Khazars. Un peuple du nord de la mer Caspienne, pratiquant le chamanisme, mais qui est pris au IXe siècle entre les pressions orthodoxes d'un côté et les pressions musulmanes de l'autre. Décidés à choisir une « religion du Livre » et abandonner leurs pratiques païennes, ils optent pour une troisième, le judaïsme. Cela afin d'éviter la domination soit par le Califat, soit par Byzance, les deux grandes puissances d'alors.

À cette époque encore, les émissaires musulmans rentrent en Russie un peu comme les explorateurs blancs pénétraient en Afrique au XIXe siècle, une grande aventure au milieu de peuples sauvages... C'est ce qu'on voit dans l'exemple extraordinaire suivant : « En 922, le calife de Bagdad envoya une mission dans les régions du nord de la Volga, en réponse à une requête pour ce qui serait appelé aujourd'hui une « assistance technique » dans le but d'établir un État islamique. Un des membres de cette mission diplomatique abbasside, un certain Ibn Fadlan, a fait le compte rendu de cette *Rihla*, ou voyage dans un pays éloigné<sup>5</sup>. C'est devenu un classique de l'observation d'une culture par une autre. Ibn Fadlan relate la rencontre avec un groupe de Vikings dans la capitale locale sur la Volga, qui exercent clairement sur lui à la fois fascination et répugnance. Il est impressionné par leur stature gigantesque, disant qu'ils étaient « aussi grands que des palmiers », et remarque qu'aucun de ces hommes ne se sépare jamais de ses armes. Il les décrit comme obsédés par la recherche d'échanges profitables, priant leurs idoles de bois pour réussir dans les affaires. Leur richesse était dépensée d'une façon ostentatoire, sur un mode que n'aurait pas renié Veblen, ornant leurs femmes de bijoux pour chaque montant de dix mille dirhems qu'ils gagnaient, avec nombreuses d'entre elles qui paraient tout de suite une fois acquis ces symboles de succès commercial. Leur manque d'hygiène le choque, de même que leur consommation élevée d'alcool. Et aussi leur coutume de fornicer en public avec les femmes esclaves qui les suivaient

---

<sup>5</sup> Un film hollywoodien de 1999 reprend cette aventure, *Le treizième guerrier*, de John McTiernan.

dans leurs marches. Ibn Fadlan donne aussi une relation horrible, mais avec un détachement clinique digne d'un anthropologue moderne, des funérailles d'un chef viking. Son bateau est brûlé avec lui, non sans que sa concubine favorite ne l'accompagne dans l'au-delà, dans une pratique atroce de sacrifice. »

Le livre avance chronologiquement, en consacrant un chapitre au commerce mondial dans chaque grande période : de 1000 à 1500, puis de 1500 à 1650, de 1650 à 1780, pendant la révolution industrielle, etc.

Pour établir la *pax mongolica* au XIII<sup>e</sup> siècle, les Mongols massacrent environ un tiers de la population chinoise, 35 millions sur 115 estimés à l'époque, un génocide oublié. La Chine, Cathay pour les Européens au Moyen Âge, doit ce nom aux Khitans, un peuple nomade établi depuis le IV<sup>e</sup> siècle entre la Manchourie et la Mongolie et dominant la Chine du Nord au Xe siècle. Le succès de la conquête mongole de l'Asie, et d'une partie de l'Europe et du Moyen-Orient vient du fait qu'ils disposaient de la moitié de la population mondiale de chevaux, chaque guerrier pouvait compter sur une vingtaine de montures, de telle façon « qu'un animal frais était toujours utilisable dans les rencontres décisives ». Après la conquête, un commerce mondial s'établit du Japon et de l'Indonésie à l'est, vers l'Europe à l'ouest, et poussant jusqu'au Groenland et à l'Islande. C'est la première mondialisation, caractérisée par une reprise des échanges, où les Italiens, notamment de Venise et Gênes, s'imposent<sup>6</sup>. Le voyage des confins de la Méditerranée, au fond de la Mer Noire, vers Pékin, prend entre 8 et 11 mois, mais les routes sont « parfaitement sûres, de jour comme de nuit »<sup>7</sup>, c'est le temps de Marco Polo<sup>8</sup>. Les innovations technologiques chinoises atteignent l'Europe. Le monde musulman subit les attaques violentes venues d'Asie et commence son déclin<sup>9</sup>. C'est aussi le temps de « l'unification du monde par la maladie » (Leroy-Ladurie) avec la grande peste en 1347 qui marque la fin de la paix mongole. Sur 80 millions d'habitants en Europe, il n'en reste plus que 55 à la fin de la première vague de l'épidémie, en 1351. Il faudra attendre le début du XVI<sup>e</sup> siècle pour qu'elle revienne aux alentours de 80 millions. Il s'agit de « la plus grande catastrophe du dernier millénaire, même en incluant les deux guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle »<sup>10</sup>. La rareté du travail est favorable aux rémunérations ainsi qu'au changement technique, comme le montrent les exemples de l'imprimerie et des armes à feu.

<sup>6</sup> Les deux plus grands noms dans l'histoire des voyages du dernier millénaire sont ceux du Vénitien Marco Polo, vers l'est, et du Génois Christophe Colomb, vers l'ouest.

<sup>7</sup> Francesco Balducci Pegolotti, voyageur et commerçant italien, auteur de *Practica della Mercatura*, 1340.

<sup>8</sup> 1254-1325. Parti à 17 ans pour accompagner son père, le Vénitien arrive en Chine auprès du grand Khan Khoubilai en 1275. Il y reste une vingtaine d'années, au service de l'empereur, pour regagner l'Italie en 1295, après un voyage de trois années à travers l'Inde et la Perse. Le Livre des Merveilles ne sera écrit que par le fait de la capture de Marco Polo par les Génois : prisonnier pendant un an (1298-1299), il aura le loisir de composer ses mémoires.

<sup>9</sup> Voir J. Brasseul, « Le déclin du monde musulman à partir du Moyen Âge : une revue des explications », *Région et Développement*, n° 19, 2004.

<sup>10</sup> Pour une version récente de cet événement en Angleterre, et des premiers remèdes imaginés pour y faire face, lire le magnifique roman de Ken Follett, *World without end*, Pan Books, 2008 (*Un monde sans fin*, R. Laffont, 2008). Follett aborde également dans le livre les effets économiques de l'épidémie, notamment la hausse des salaires et l'émancipation progressive des serfs, la main-d'œuvre devenant rare par rapport au capital (la terre essentiellement), le rapport de force évolue en leur faveur.

Dans les deux cas, il s'agit de remplacer de la main-d'œuvre (soldats, copistes) par du capital technique (p. 119). De plus, des changements institutionnels, comme les pouvoirs accrus des paysans, la montée des États centralisés, la taxation et les armées régulières conduisent directement de la conquête mongole à la grande peste, et de la grande peste à la Renaissance du XVe siècle en Europe occidentale. Plus encore, la conquête mongole et la *pax mongolica* mènent tout droit à la découverte de l'Amérique au XVe siècle. Ce sont en effet les échanges avec l'Extrême-Orient, facilités pendant cette période, qui sont fermés par le verrou musulman au XIVE siècle. Le désir d'avoir un accès direct à l'Asie explique les premières traversées de l'océan, vers l'ouest.

La peste aura des effets plus graves dans le monde musulman, où elle revient plus fréquemment par la suite, les relations commerciales s'inversent, le centre se déplace vers l'Europe occidentale, qui exporte à son tour des produits manufacturés, le Moyen-Orient devient déjà la périphérie, exportatrice de produits primaires.

Lorsque les Espagnols envoient d'Acapulco le premier galion chargé d'argent vers les Philippines, en 1571, le commerce mondial est en place, c'est là son origine, le tour du monde par les échanges est réalisé : « c'est seulement à ce moment que les biens vont tout autour du globe, à travers les vastes distances des océans Atlantique et Pacifique » (p. 143). Le Pacifique sera, pour deux siècles après Magellan, un « lac espagnol » (Schurz, 1939).

L'aventure du Portugal, pays pionnier du monde moderne par ses découvertes maritimes, qui domine le commerce des épices au XVIe siècle, est bien analysée dans l'ouvrage. Comment un pays de 1,2 million d'habitants, pauvre, en arrive à dominer le commerce des Indes, conquérir Ormuz, Goa, Diu, Mombasa, Malacca, etc., imposer un quasi monopole sur l'océan Indien, avec seulement une dizaine de milliers d'hommes engagés en Orient et environ 300 navires, cela reste un mystère.

De la même façon, les auteurs rappellent que l'empire aztèque a été détruit par Cortés avec 600 hommes et seize chevaux en 1521, et l'empire inca au Pérou par Pizarre en 1532 avec 100 hommes et 37 chevaux. Si l'on peut attribuer à une chance extraordinaire un seul de ces événements, la répétition des deux fait comprendre qu'il ne s'agit pas de hasard, mais bien de l'extrême fragilité, et du grand retard, de ces civilisations précolombiennes. Même si Cortés a été aidé par d'autres peuples locaux hostiles aux Aztèques et Pizarre par la division entre les Incas.

La découverte des Amériques provoque un accroissement massif de la population de l'Eurasie et de l'Afrique – en même temps qu'un effondrement dans le Nouveau Monde, dû aux maladies importées. Accroissement qui est la conséquence de « l'échange colombien », c'est-à-dire le brassage planétaire en quelques décennies des agricultures, l'introduction des plantes américaines (maïs, pomme de terre, patates douces, arachide, manioc, haricots, tomates, cacao, ananas, etc.) de la Chine à l'Afrique, et bien sûr l'Europe. La population chinoise augmente ainsi de 50% au XVIe siècle (103 à 160 millions) et triple en 1820 (p. 161). Celle de l'Afrique de 46 à 74, de l'Inde de 110 à 209 et celle l'Europe passe de 70 à 170 millions pendant ces trois siècles (1500 à 1820).

L'histoire familière de la VOC (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie*) au XVII<sup>e</sup> et des *Heeren XVII*<sup>11</sup> est relatée au chapitre 4, à côté de celle moins connue de la WIC (*West Indische Compagnie*), au siècle de la grandeur hollandaise. La raison de cet oubli tient au succès incroyable et durable de la première, et à l'échec relatif de la seconde, aussi bien au Brésil (São Luis) qu'en Amérique du Nord (*Nieuw Amsterdam*, future New York).

Une analyse intéressante est celle des effets de l'afflux de métaux précieux, non seulement sur l'Europe, mais sur toute l'Eurasie, l'argent métal va circuler vers l'est, l'empire Ottoman, la Perse, la Russie, l'Inde et la Chine, renforçant ainsi la monétarisation de ces empires, mais aussi tout le commerce eurasiatique : « le Nouveau Monde rapprocha ainsi l'Eurasie d'elle-même » (p. 224).

Le chapitre 5 traite de la période 1650-1780, l'âge du mercantilisme avant la révolution industrielle. Le commerce triangulaire est dominé par les Portugais, qui sont à l'origine de la moitié des 11 millions d'esclaves africains déportés outre-Atlantique. Les Britanniques arrivent ensuite avec 3 millions, les Français avec 1,5 million, puis les Hollandais et les Espagnols avec un demi million chacun.

Selon la formule de J.R. Seeley, « l'empire britannique semble avoir été acquis dans un moment d'inattention<sup>12</sup> », voulant dire par là qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle peu d'Anglais s'intéressaient à ce qui se passait outre-mer et que les livres d'histoire sur l'époque sont pleins des luttes internes et des conflits au parlement, alors que « l'histoire réelle du pays était l'acquisition consciente et explicite d'un empire éloigné ».

Cromwell, comme la plupart des gens de son temps, n'avait pas la moindre idée du potentiel de l'Amérique du Nord, il voyait dans les années 1650 la Nouvelle Angleterre comme « un endroit froid, pauvre, et sans utilité ». Seule la Jamaïque comptait à l'époque, pour son sucre. Et loin derrière, la Virginie, pour son tabac.

Un certain George Downing – plus connu pour la rue qui porte aujourd'hui son nom – est « le père du mercantilisme anglais », il a joué un rôle essentiel dans le passage des Actes de Navigation. D'une famille de puritains, partis en Nouvelle Angleterre, il sera un des premiers diplômés de Harvard. Rentré ensuite à Londres, il devient Secrétaire au Trésor et finit sa vie baronnet et immense propriétaire terrien.

Dans les guerres nord-américaines, entre la France et la Grande-Bretagne, on sait que les Français étaient beaucoup moins nombreux, sur un territoire immense allant de Québec à la Nouvelle-Orléans, cause de leur échec final en 1763. Une raison plus lointaine est que les Anglais avaient facilité le départ aux colonies de tous leurs *dissenters* (dissidents religieux, des puritains en Nouvelle Angleterre aux catholiques au Maryland<sup>13</sup>), alors que la France n'a pas offert cette possibilité à ses huguenots.

Du côté asiatique, contrairement aux affirmations peu étayées de Bairoch, selon lesquelles il n'y avait guère de différences de niveau technologique entre

<sup>11</sup> Les "17 Messieurs" qui dirigent la Compagnie néerlandaise des Indes orientales.

<sup>12</sup> "We seem to have conquered and peopled half the world in a fit of absence of mind."

<sup>13</sup> Sur les dissenters, voir Watts (1978, 1995).

l'Europe et le reste du monde au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Inde de l'empire Moghol est largement dépassée dès le XVII<sup>e</sup>, c'est ce qu'affirme en particulier la plus grande autorité sur l'histoire économique de l'empire Moghol, Irfan Habib (1980), peu suspect par ailleurs du défaut d'occidentalocentrisme.

La Compagnie des Indes britannique va peu à peu supplanter les commerçants indiens, ainsi que ses rivaux européens, et son activité devient essentielle dans le commerce oriental du Royaume-Uni : tissus indiens, thé chinois, opium du Bengale. Des acteurs privés interviennent de plus en plus à côté de la Compagnie, préfigurant un commerce plus ouvert. Parmi ceux-ci, les auteurs citent des capitaines-commerçants comme le grand-père du premier Pitt, dont les gains permirent d'acheter un bourg pourri, Old Sarum, à l'origine de l'ascension politique du futur Premier Ministre. Un autre est Elihu Yale (1649-1721), gouverneur un temps de Madras, qui, fortune faite, financera une institution d'enseignement au Connecticut promise à un bel avenir. Une autre aventure est celle de ces marins français d'une escadre envoyée en 1755 depuis Pondichéry pour trouver des bases en Birmanie, capturés par le souverain local Alaungpaya, et embauchés pour servir les canons du roi (après que les officiers aient été décapités). Nombreux finirent leurs jours dans des villages de l'intérieur, « loin des falaises bretonnes et des femmes qui attendaient en vain leur retour »... « mais peut-être avec des femmes birmanes offrant quelque consolation » (p. 277).

Nos auteurs rappellent avec bonheur d'autres épisodes bien oubliés – et même jamais appris – comme ce traité de Nerchinsk au XVIII<sup>e</sup> siècle, entre cette toute jeune puissance montante qu'est alors la Russie, sous l'impulsion de Pierre le Grand, et la Chine éternelle où les Qing (Manchous) viennent d'arriver au pouvoir, succédant aux Ming, traité qui fixe la frontière au nord de la région de l'Amour en Sibérie et établit les conditions du commerce entre les deux puissances. Le plus étonnant dans cette histoire est que la langue des négociations diplomatiques a été le latin (« avec deux Jésuites européens agissant pour les Qing et un officier polonais du côté russe »).

L'autre grand souverain russe de la fin du siècle suivant (Pierre meurt en 1725) est Catherine II, qui entame son règne en 1762. Elle poursuit le commerce avec la Chine (laines et fourrures<sup>14</sup> contre thé et soie), bien qu'elle ait gardé une vision toute mercantiliste des échanges, que n'aurait pas reniée Colbert, mais peu en rapport avec les Lumières qu'elle appréciait : « Là où il y a du commerce, il y a des douanes ; le but des échanges est l'importation et l'exportation de biens au bénéfice de l'État ».

Pendant toute la période mercantiliste, le commerce est stimulé par la puissance, et donc la prospérité par les interventions militaires, par les débuts de l'impérialisme européen, c'est une phase de croissance des échanges, mais au prix de destructions considérables, comme en témoigne le sort fait aux populations d'Amérique ou d'Afrique : « dans le jeu à somme nulle du monde mercantiliste, il était important de gagner ses guerres, la puissance était sans aucun doute déterminante pour fournir l'abondance ».

La révolution industrielle et le libre-échange naissant vont tout changer, c'est l'objet du chapitre central du livre : *Trade and the industrial revolution*. Il

---

<sup>14</sup> Venues en grande partie d'Alaska, colonie russe jusqu'en 1867.



commence par un exposé remarquablement clair, synthétique et très à jour du phénomène lui-même, la révolution industrielle au XVIIIe siècle en Angleterre, autour du concept central de piège malthusien, exposé qui pourrait figurer dans un ouvrage d'histoire économique générale. Deux chiffres suffisent à résumer la rupture : 1) le nombre d'heures pour traiter 100 livres (45 kg) de coton passe de plus de 50000 par les procédés manuels en Inde vers 1750 à 2000 avec les nouvelles machines en 1779 en Angleterre, 300 en 1795 et 135 en 1825<sup>15</sup>, soit une division par 400. 2) La population anglaise, de 6 millions en 1751, s'établit à 15 en 1841, sans que les niveaux de vie chutent. Les salaires réels progressent au contraire à partir de 1800 et ne cessent plus de le faire à long terme. Les auteurs parlent du *passage de Malthus à Solow*, marqué à la fois par une *transition démographique* et une *révolution technologique*. Une expansion sans précédent du commerce international au XIXe siècle aussi, qui est décrite dans la suite du chapitre. Ainsi, par exemple, la Grande-Bretagne importait 16 millions de livres de coton brut en 1784, 803 millions en 1854 ; elle exportait 13% de sa production industrielle en 1700, 49% en 1831. Les États-Unis exportaient 189 000 livres de coton en 1791, 93 millions en 1810, soit une multiplication par 500 en une vingtaine d'années !

Comme le notent très bien les auteurs (p. 330), du fait de l'explosion démographique d'un côté et de la faible superficie du pays de l'autre, il n'y avait aucun moyen pour l'Angleterre de nourrir sa population (même avec les progrès techniques agricoles), sans importer massivement de la nourriture depuis les vastes continents colonisés, et pour payer cette nourriture, il fallait exporter massivement des produits manufacturés, ce qu'a permis la révolution industrielle.

En outre, les termes de l'échange se dégradent pour la Grande-Bretagne pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, ce qui est en accord avec la théorie classique de l'échange (mais pas la théorie de l'échange inégal et du pillage), le pays en avance voit son offre de produits manufacturés à l'exportation augmenter plus vite que la demande des pays clients, à la croissance plus faible. Ainsi les pays en retard bénéficient du progrès technique réalisé en Grande-Bretagne. Par la suite, à la fin du XIXe, le rattrapage inverse les taux de croissance, et les termes de l'échange britanniques tendent à se redresser.

Les auteurs discutent également les thèses en présence sur le rôle de l'esclavage dans la révolution industrielle, notamment la fameuse thèse d'Eric Williams (historien et premier Premier Ministre de Trinidad et Tobago jusqu'en 1981) selon laquelle les profits du commerce triangulaire auraient permis cette rupture. Leur conclusion est que ce sont plutôt les innovations, non directement concernées par l'accumulation du capital, qui en sont l'origine.

Cependant l'industrie britannique, l'agriculture américaine et la traite atlantique sont intimement liées. Les esclaves produisent l'essentiel des produits exportés par l'Amérique, en premier lieu le coton, nécessaires aux manufactures anglaises. Ainsi les « hectares fantômes<sup>16</sup> » (*ghost acres*) du Nouveau Monde

<sup>15</sup> On était à 40 h en 1972, soit 1250 fois moins que deux siècles plus tôt.

<sup>16</sup> L'expression, forgée par Borgstrom (1965) et utilisée par Eric Jones dans son fameux livre sur le miracle européen (1981), désigne la quantité de terres qui seraient nécessaires à un pays pour

ont eu « un effet crucial, permettant l'expansion de l'industrie britannique, sans élever le coût des matières premières à des niveaux prohibitifs ... Le Nouveau Monde fournissait une offre élastique de terres, l'Afrique une offre élastique de main d'œuvre, le résultat étant une offre élastique de matières premières ... La croissance industrielle pouvait donc se poursuivre, sans être étouffée par le coût croissant des inputs » (p. 342). Du côté de la demande, le commerce international et les marchés extérieurs ont également facilité le processus d'industrialisation. Sans les échanges, la révolution industrielle aurait échoué, les innovations n'auraient pu rapporter les gains espérés par les entrepreneurs-inventeurs, tels Arkwright ou Watt, affirment donc Findlay et O'Rourke.

Finalement, pour expliquer les raisons de la primauté britannique, ils font appel aux auteurs français, ou plutôt à François Crouzet (1981) citant les auteurs français contemporains de la révolution industrielle anglaise. Ceux-ci ne manquent pas de remarquer que le pays est quatre fois plus petit que la France, et pourtant sa population n'est que de deux fois inférieure, et son commerce total deux fois plus important, sans compter sa flotte, la première dans le monde. Pour Voltaire, « le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres et cette liberté a étendu le commerce à son tour ». Un consensus semble se dégager sur le rôle bénéfique des institutions, de la tolérance et de la géographie. Cependant les victoires militaires de l'Angleterre ont été aussi une raison de l'importance de ce commerce, lui-même facilitant la révolution industrielle. Là encore, la puissance a favorisé l'abondance.

Une deuxième question abordée par le livre est pourquoi l'Europe, et pas la Chine ou le monde musulman ? Contrairement à la thèse classique, exprimée tant par Hegel que par Marx ou Weber, et avant eux par Montesquieu et Smith, celle du *despotisme oriental* empêchant tout progrès à l'est, combiné à un manque de rationalité, nos auteurs rappellent une évidence : le succès économique de la Chine ou de l'Inde durant des millénaires. L'abondance de leur population, par rapport aux autres régions du monde, dans un contexte général malthusien, ne fait que montrer ce succès : « Le fait que la Chine et l'Inde aient toujours eu des populations relativement si élevées est un signe de leur succès économique à long terme avant la révolution industrielle, et non de leur échec » (p. 355). Et sur les institutions : « Les empires ottoman, safavide (en Perse) et Moghol (Inde), de même que la dynastie manchoue Qing en Chine, n'étaient pas de simples tyrannies exprimant la volonté d'un unique despote, mais bien des exercices complexes de "state building" multiethnique, beaucoup plus sophistiqués que celui des Habsbourgs » (ibid.).

L'explication du système d'États indépendants, propre à l'Europe, et de la stimulation et l'émulation qui le caractérise, en plus de la concurrence militaire, est reprise par les auteurs, qu'ils attribuent surtout à Eric Jones. Il est dommage que la formulation la plus aboutie de cette thèse, la « division politique stable » de David Cosandey (1997, 2008) soit ignorée.

Un chiffre mérite d'être cité, à propos du renouveau européen : si la croissance a été quasiment nulle durant des siècles, la croissance de la production de livres n'a jamais cessé, de 1% en moyenne entre le VI<sup>e</sup> et le

---

lui fournir la nourriture qu'il obtient par le commerce extérieur. En Angleterre, ces « terres fantômes » représentaient selon Borgstrom trois fois la surface du pays, au Japon six fois.

XVIII<sup>e</sup> siècle, de 120 manuscrits par an au VI<sup>e</sup> siècle à 20 millions de livres pour la seule année 1790 ! (calcul de Buringh et van Zanden, 2006).

D'autres explications sont intéressantes, comme le fait que la position géographique de l'Europe la prédestinait en quelque sorte à découvrir l'Amérique, et tous ses avantages que ses terres immenses impliquaient. Le fait aussi que l'empire Ottoman avait constamment à combattre sur plusieurs fronts, contre les Safavides, les Russes et les Européens de l'Ouest, à la différence justement de ces derniers, placés à l'extrémité de la masse eurasiatique et par là relativement à l'abri. Les destructions des Mongols ont ainsi affaibli le monde musulman mais n'ont pas atteint cette extrémité.

Le chapitre suivant traite d'un XIX<sup>e</sup> siècle élargi, incluant la révolution industrielle britannique, puisqu'il va de 1780 à 1914. Cela permet de traiter de la Révolution française et des guerres qui la suivirent jusqu'en 1815. Le blocus maritime des côtes françaises par la flotte anglaise et le blocus continental de Napoléon sont des mesures de type mercantilisme extrême. Les auteurs distinguent de façon originale ces blocus de ceux du XX<sup>e</sup> siècle, durant les guerres mondiales. Dans le premier cas, il s'agit d'empêcher le pays d'exporter (pour qu'il ne puisse obtenir de l'or pour financer ses guerres), dans le second cas, en 1914-1918 et 1939-1945, il s'agit d'empêcher les importations, pour mettre le pays à genoux, par exemple l'Allemagne qui doit développer des ersatz, ou encore l'Angleterre cible de la guerre sous-marine allemande pour l'empêcher de se nourrir.

Il est significatif que par exemple Napoléon alimente l'Angleterre en 1813, en y exportant du blé, alors que le pays est victime de mauvaises récoltes, contrairement à la France. L'idée était qu'on forçait ainsi Londres à puiser sur son stock d'or, donc à s'affaiblir, conception toute mercantiliste. Que se serait-il passé si l'Empire avait au contraire essayé d'affamer la Grande-Bretagne ?

En 1812 les États-Unis déclarent la guerre à celle-ci, à la suite de conflits constants sur le commerce maritime et le fait que les Britanniques n'hésitent pas à enrôler de force des marins américains. Un traité est signé après deux ans, le 24 décembre 1814, et cependant une grande bataille se poursuit à la Nouvelle-Orléans jusqu'au 8 janvier 1815, la nouvelle de la paix n'y étant pas encore parvenue, « un signe de la fragmentation du monde encore à cette époque » (p. 369).

Finalement les guerres de la Révolution et de l'Empire marquent une rupture importante, c'est la fin de l'ère mercantiliste et l'entrée progressive dans un commerce multilatéral. Elles ont été si coûteuses, en vies, en biens, en échanges, en capital, si destructrices, qu'elles ouvrent une longue période de paix globale<sup>17</sup> qui durera un siècle, le siècle de la grande expansion de l'industrie et des échanges, celui de la première mondialisation. Un peu comme après les deux immenses boucheries de 1914 à 1945, l'Europe détruite et l'Amérique dominante réussissent à mettre en place des institutions durables et favorables à la paix et à la croissance.

---

<sup>17</sup> Les morts sur les champs de bataille, en proportion de la population, ont été sept fois plus élevées au XVIII<sup>e</sup> qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, rapportent les auteurs : « Le XIX<sup>e</sup> siècle a été en fait un siècle remarquablement pacifique, dans le contexte de l'histoire sanglante de l'Europe » (p. 378).

Un autre changement considérable du commerce au XIXe siècle est qu'on a de plus en plus affaire à des biens concurrents des productions nationales, alors que jusque-là les biens importés par un pays ne l'étaient pas. On importait massivement aux Temps modernes par exemple, des épices, du poivre, du thé, du café, du sucre, du tabac, etc., c'est-à-dire des produits qu'on ne trouvait pas en Europe et qui ne concurrençaient aucunement les productions locales. Au XIXe au contraire, le blé importé d'Amérique ou d'Ukraine concurrence les producteurs céréaliers européens, la baisse rapide des coûts du transport<sup>18</sup>, grâce aux innovations, permet bien sûr cette situation nouvelle. Ce n'est qu'un exemple, c'est le cas de nombreux autres produits : les textiles, les produits métalliques, les machines, les produits de luxe, etc. Cette mise en concurrence provoque les effets attendus par la théorie du commerce international, notamment sur les prix de facteurs de production tendant à converger<sup>19</sup>, selon l'approche de Heckscher et Ohlin. Du coup, au lieu d'avoir des conflits *internationaux*, comme à l'époque mercantiliste, entre les grandes compagnies de commerce défendant leur zone d'influence au loin, on passe dorénavant à des conflits *intranationaux*, internes aux nations, des conflits entre catégories sociales, celles qui perdent et celles qui gagnent à l'ouverture ou non des frontières. Un problème familier encore aujourd'hui.

L'impérialisme est décrit de façon saisissante par nos auteurs, là aussi les chiffres résument bien l'impact : en 1800 l'Europe contrôlait 37% des terres du globe, en 1878 67% et en 1914 84% ! Il a été une des forces majeures dans la mondialisation du XIXe siècle, imposant le libre-échange aux pays dominés, colonies ou non<sup>20</sup>, souvent une « Anglobalization » selon le mot de Niall Ferguson (2003). Les anecdotes abondent, dans un récit pourtant extrêmement synthétique, allant toujours à l'essentiel. Par exemple, on apprend que ce sont les Jésuites au Paraguay qui ont découvert l'usage de la quinine, permettant par la suite, dans la deuxième moitié du XIXe, avec évidemment les armes modernes, la conquête de l'intérieur de l'Afrique et d'une partie de l'Asie. Aussi que la conquête de l'Algérie serait une conséquence indirecte de la Révolution française, en effet la Convention avait emprunté au Dey d'Alger, pour importer du blé entre 1793 et 1798, et les régimes de la Restauration après 1815 ne voulaient pas rembourser cette dette. Le Dey aurait envoyé le fameux coup d'éventail dans la figure du consul Deval, en 1827, excédé par les attermoissements de la monarchie, ce fut le prétexte à l'invasion de 1830.

Sur l'impérialisme américain, les auteurs citent Raymond Aron (1973), « jamais un État n'a acheté autant pour si peu », à propos de l'expansion du pays par l'achat de la Louisiane à la France pour 15 millions de dollars (1803), le plus gros morceau, couvrant à l'époque tout le bassin du Mississipi et bien au-delà, doublant ainsi son territoire (14 États américains actuels et en partie deux provinces canadiennes), l'achat également de la Floride à l'Espagne en

<sup>18</sup> Le chemin de fer transcontinental est achevé en 1869 aux États-Unis, en 1885 au Canada, et le transsibérien en 1903.

<sup>19</sup> Des données impressionnantes sont citées, ainsi le ratio du prix du café entre Amsterdam et Sumatra passe de 16 en 1800 à 1,2 dans les années 1880.

<sup>20</sup> Le Japon, la Chine, l'Iran, l'Empire ottoman, la Thaïlande, pays restés formellement indépendants, se voient imposer au XIXe siècle leurs tarifs extérieurs par les puissances européennes.

1819 pour 5 millions de dollars, et enfin de l'Alaska à la Russie en 1867 pour 7 millions.

Les trois derniers chapitres rentrent dans le terrain plus familier du XXe siècle, de la « déglobalisation » entre 1914 et 1945, puis de la « reglobalisation » de l'après-guerre, et enfin la situation au début du XXIe siècle. Les surprises sont moins nombreuses, mais il s'agit d'une excellente synthèse, assez fouillée, et développée quand même sur environ 150 pages, qui pourrait constituer un livre à part sur la mondialisation dans la période contemporaine.

Sur la révolution russe et ses effets sur le commerce, les auteurs citent un chiffre éclairant : les exportations tombent de 1520 millions de roubles en 1913 à un million en 1920 ! Même avec la reprise de certains échanges par la suite, il s'agit d'un retrait brutal de la Russie de l'économie mondiale, qui se prolongera en fait jusqu'en 1990.

Les causes de la crise de 1929 sont présentées succinctement, les auteurs adoptent l'explication monétaire, à la fois basée sur les restrictions à contretemps de la Fed, et sur le rôle de l'étalon-or, rétabli dans les années 1920, qui transmet inéluctablement la crise : « Le fait que tant de nations étaient rattachées à l'or signifiait que les chocs déflationnistes se propageaient à travers le monde ; étant liés par des taux de change fixes, les pays devaient suivre les restrictions monétaires américaines, sinon ils auraient perdu les réserves dont ils avaient besoin pour rester en régime d'étalon-or » (p. 448).

La montée du protectionnisme depuis les années 1920 est analysée dans le détail. Le mouvement inverse ne date pas cependant de la fin du deuxième conflit mondial, comme on le croit trop souvent, mais débute dès les années 1930, quand les États-Unis deviennent conscients que les tarifs étrangers empêchent la reprise américaine : « en 1939, les USA avaient déjà signé vingt traités avec des pays qui représentaient 60% de leur commerce extérieur, notamment le Royaume-Uni, et la moyenne des tarifs américains avait baissé de 50% en 1930 à moins de 40% ». Cette évolution est liée à l'arrivée du libre-échangiste du Sud, Cordell Hull, comme *Secretary of State* (ministre des Affaires étrangères) de Roosevelt en 1933. Un poste où il restera douze ans, record de longévité, pour recevoir le prix Nobel de la paix en 1945, récompensant son rôle dans la création de l'ONU.

Les auteurs rappellent l'avance industrielle américaine en 1940, qui explique que les puissances de l'Axe s'engageaient dans une guerre perdue. Comme le disait Staline, « cette guerre est une guerre de machines, les États-Unis sont un pays de machines ». Il suffisait de réorienter l'immense capacité productive de Detroit vers les avions, les tanks, les véhicules militaires de toute sorte. Un chiffre résume tout : en 1938 il y a aux États-Unis une voiture pour 29 habitants, une pour 79 en Grande-Bretagne, une pour 91 en France... 1 pour 179 en Allemagne, 1 pour 497 au Japon (page 455).

Au lieu de passer sur la Deuxième Guerre mondiale, en rappelant que le commerce s'est effondré, comme dans la plupart des ouvrages sur la question, les auteurs décrivent de façon précise les échanges dans la période, par pays et zone géographique. On s'aperçoit que la chute n'a pas été aussi brutale qu'on pourrait le penser, malgré tous les obstacles.

Sur la guerre froide, l'analyse est également originale, ils font une comparaison audacieuse entre l'empire mongol du XIIIe siècle et le bloc

communiste eurasiatique des années 1950, allant de l'Europe à la Chine. La superficie est à peu près la même, mais la différence du point de vue du commerce est que le premier a mené à une intégration commerciale du monde, comme ils l'ont décrite au début du livre, alors que le second, l'empire communiste, a conduit à une désintégration commerciale.

En effet, la stratégie de développement est celle d'une industrialisation lourde dans tous les pays, les productions étant identiques il y a moins de place pour les échanges. Il s'agit non pas d'une spécialisation internationale mais d'un développement autocentré. Ensuite la planification centralisée est incompatible avec des échanges ouverts, les prix administrés avec les prix du marché international, il faut donc contrôler et limiter les échanges. Les chiffres sont éloquentes : les pays d'Europe de l'Est menaient 74% de leur commerce avec l'Occident en 1938, mais seulement 14% en 1953 ; de leur côté les pays occidentaux voyaient leurs échanges avec l'Est passer de 10% à 2% dans la même période.

La guerre froide a été théorisée, et la stratégie américaine d'endiguement établie, par un texte célèbre de George Kennan en 1946, son *Long Telegram*, envoyé alors qu'il était en poste à Moscou, et publié sous la forme d'un article en 1947, signé 'X'. Les vicissitudes de ce conflit se ressentent encore aujourd'hui, dans le cas de l'opposition durable avec l'Iran. La CIA avait provoqué un coup d'État en 1953 contre un gouvernement élu, celui de Mossadegh, susceptible de se rapprocher de l'URSS, pour rétablir le régime du Shah. Une erreur majeure estiment les auteurs, et aussi pour Kennan à l'époque. Bien que le coup d'État ait curieusement été approuvé par les communistes en Iran, hostiles à Mossadegh, considéré comme une sorte de Kerenski, un bourgeois monarchiste, mais aussi par le clergé, opposé à sa vision laïque, il restera dans les mémoires comme une ingérence inacceptable des États-Unis : « rétrospectivement, le renversement du seul régime démocratique et laïc que l'Iran ait jamais connu a été clairement un désastre, pas seulement pour l'Iran, mais aussi pour le reste du monde » (p. 481).

Si l'ouverture caractérise l'après-guerre dans le monde développé, avec les progrès du libre-échange, ce n'est pas le cas du reste du monde, qui se replie avec les politiques de substitution d'importations en Amérique latine, ou d'industries industrialisantes en Inde, puis en Algérie. La mondialisation ne concerne que le Nord, il faudra attendre les années 1980<sup>21</sup> pour qu'elle s'étende à l'ensemble de la planète. Pour donner un seul exemple, les exportations indiennes représentaient près de 3% des exportations mondiales en 1948, mais seulement 0,7% en 1970. Un contraste flagrant avec la première mondialisation, celle de la Belle Époque, comme le notent judicieusement les auteurs : « La Périphérie était plus ouverte, alors que le Centre gardait le droit de rester protégé ; à la fin du XXe siècle au contraire, c'était la Périphérie qui était fermée, alors que les pays riches avaient progressivement libéré leurs régimes commerciaux. »

---

<sup>21</sup> Dans les pays du Sud en moyenne, les droits de douane passent de 34% au début des années 1980 à 13% à la fin du siècle.

Les tarifs moyens en pourcentage sur les produits manufacturés importés au cours du siècle, pour quelques pays, sont à cet égard significatifs (p. 494-495) (voir tableau 1).

Si la liberté des échanges a progressé, on est encore loin, avec cette deuxième mondialisation, d'une situation de libre-échange dans le monde : en fait pour plus de la moitié de la population mondiale, la liberté des échanges reste moins poussée qu'elle ne l'était à la veille de la Première Guerre mondiale (p. 500). Le tableau 2 donne l'évolution des degrés d'ouverture (part des exportations dans la production) dans quelques grands pays sur les deux derniers siècles (p. 510).

**Tableau 1. Droits de douane moyens (en %)**

	1913	1925	1931	1950-60	1970-80	1990	2000
Etats-Unis	44	37		15	11	6	4
R.-Uni	0	5		23	9	8	4
Allemagne	13	20	18	26	9	8	4
France	20	21	29	18	9	8	4
Japon	27			18		4	3
Argentine	28	29		141		14	16
Inde	4	16			80	84	33
Mexique	45			22	17	14	17
Pakistan	4	16		93			21
Bangladesh	4	16				121	22

**Tableau 2. Taux d'ouverture (exportations/PIB) en %**

	France	All.	RU	E-U	Russie	Japon	Chine	Inde	Brésil	Mex.
1820	1,3		3,1	2						
1870	4,9	9,5	12,2	2,5		0,2	0,7	2,6	12,2	3,9
1913	7,8	16,1	17,5	3,7	2,9	2,4	1,7	4,6	9,8	9,1
1929	8,6	12,8	13,3	3,6	1,6	3,5	1,8	3,7	6,9	12,5
1950	7,6	6,2	11,3	3	1,3	2,2	2,6	2,9	3,9	3
1973	15,2	23,8	14	4,9	3,8	7,7	1,5	2	2,5	1,9
1992	22,9	32,6	21,4	8,2	5,1	12,4	2,3	1,7	4,7	6,4
1998	28,7	38,9	25	10,1	10,6	13,4	4,9	2,4	5,4	10,7

On arrive finalement à la fin du siècle, et l'éclatement de l'Union soviétique. Les auteurs rappellent que l'URSS a été remplacée par quinze nouveaux États. Un peu comme après la Première Guerre mondiale et la disparition de trois empires (ottoman, austro-hongrois, tsariste).

L'évolution du commerce international à la fin du XXe siècle est décrite dans le détail, l'augmentation des échanges, l'industrialisation des pays du Sud, leur part croissante dans les exportations de produits manufacturés, mettant fin à deux siècles de spécialisation Nord/Sud, ainsi que la convergence des économies, le rattrapage économique. Les auteurs concluent leur panorama des études consacrées aux liens ouverture extérieure/développement en retenant que l'ouverture a été une condition nécessaire, quoique non suffisante : « sur les 50 pays en développement qui ont convergé vers les pays riches dans les années

1990, cinq seulement pouvaient être classés comme des économies fermées, et sur ces cinq, la Chine et l'Inde étaient en 2000 beaucoup plus ouvertes que vingt ans plus tôt ». Ils notent que les débats sur ce rôle du commerce extérieur sont exactement les mêmes pour les pays émergents d'aujourd'hui qu'ils l'avaient été à propos de la révolution industrielle en Angleterre. Dans ce cas aussi, « sans la possibilité de l'échange<sup>22</sup>, cette révolution aurait avorté » (p. 525).

Le livre conclut sur la nécessité de réformer les organisations internationales, Conseil de sécurité de l'ONU, FMI, Banque mondiale, pour qu'elles soient plus représentatives des pays du Sud, et tiennent davantage compte de la montée des pays émergents, afin de préserver « un système relativement ouvert et multilatéral dans le domaine des échanges et de la politique internationale ». La crise de 2008, non encore déclenchée au moment où le livre a été écrit, a permis d'évoluer dans cette direction, notamment avec le rôle accru du G20.

### RÉFÉRENCES

- Aron R., *République impériale, les États-Unis dans le monde, 1945-1972*, Calmann-Lévy, 1973.
- Bernstein W.J., *A Splendid Exchange: How Trade Shaped the World*, Atlantic Monthly Press, 2008.
- Borgstrom G., *The Hungry Planet*, Collier-Macmillan, 1965.
- Buringh E. et J.L. van Zanden, "Manuscript and printed books in Europe, a long-term perspective from the sixth through the eighteenth century", International Institute of Social History, 2006.
- Cosandey D., *Le secret de l'Occident, vers une théorie générale du progrès scientifique*, Flammarion, 2008 (1<sup>ère</sup> édition, Arléa, 1997).
- Crouzet F., « Les sources de la richesse de l'Angleterre, vues par les Français du XVIII<sup>e</sup> siècle », paru en anglais sous le titre : "The sources of England's wealth : some French views in the eighteenth century", 1981, repris dans *De la supériorité de l'Angleterre sur la France, L'économique et l'imaginaire, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, ch. 5, Perrin, 1985.
- Ferguson N., *Empire: How Britain Made the Modern World*, Penguin, 2004.
- Habib I., "The technology and economy of Mughal India", *Indian Economic and Social History Review*, 27, p. 1-34.
- Hugill P.J., *World Trade since 1431*, Johns Hopkins University Press, 1993.
- Jones E., *The European Miracle: Environments, Economies and Geopolitics in the History of Europe and Asia*, Cambridge University Press, 1981.
- Mauro F., "Towards an "intercontinental model" : European overseas expansion between 1500 and 1800, *Economic History Review*, 14, p. 1-17, 1961 ; repris dans F. Mauro, *Des produits et des hommes, Essais historiques latino-américains XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Mouton & Co, 1972 : Deuxième partie, ch. 1, « Pour un « modèle intercontinental » : l'expansion européenne outre-mer entre 1500 à 1800 ».
- N'Diaye T., *Le Génocide voilé*, Gallimard, 2008.
- Schurz W.L., *The Manila Galleon*, Dutton, 1939.

<sup>22</sup> C'est-à-dire les matières premières importées (coton) et les marchés extérieurs pour les produits manufacturés (cotonnades).



Watts M.R., *The Dissenters*, 2 vol., Clarendon press, 1978 et 1995.

X (G.F. Kennan), *The Sources of Soviet Conduct*, Foreign Affairs, juillet 1947.

**Jacques Brasseul**

LEAD, Université du Sud Toulon-Var